

Laval théologique et philosophique



SIMARD, Jean, *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois*

Réginald Richard

Volume 39, numéro 2, juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400042ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400042ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, R. (1983). Compte rendu de [SIMARD, Jean, *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois*]. *Laval théologique et philosophique*, 39(2), 247–248. <https://doi.org/10.7202/400042ar>

dettes que l'ouvrage analyse à partir de la théorie psychanalytique.

Le travail se termine en ouvrant une perspective sur la paternité en Occident, qui structurée en traditions grecque et chrétienne fait toujours apparaître la paternité sur un fond religieux qui postule un autre père, le Dieu Père. Dans cette structure, la paternité peut-elle échapper au doute où elle s'est toujours maintenue et la maternité a une surévaluation de son rôle. Ainsi l'auteur termine-t-elle son ouvrage, non pas sur une « clôture du sujet », mais sur le souhait que l'on minimise « l'importance fantasmatique du ventre maternel » pour rendre « au père sa place pendant la grossesse » et modifier la relation père-enfant. Cette place d'où peut sourdre une émergence fantasmatique et un « background » imaginaire peut être rendue possible par la capacité de « l'expectant father » de connaître, toucher, nourrir (au sens psychologique, mais peut-être aussi biologique) son enfant au cours des rapports sexuels pendant la grossesse. Il y a là un lieu de fantasmatisation et un « back ground » imaginaire susceptible de resituer un vécu et une érotique de la paternité.

Cet ouvrage de Geneviève de Parseval est, à notre avis, une écriture osée, à la fois ardente et enthousiaste dans son style et la nouveauté de la problématique, des énoncés et des rapprochements, et à la fois appuyée sur des recherches en anthropologie et en psychanalyse. Il ouvre de même un champ de recherche et d'analyse neuf sur un aussi vieux sujet que celui de la paternité, en reposant la question du corps du père dans une culture qui en réduit l'exercice et l'intervention dans la naissance de l'enfant. Elle ramène cette question du corps non plus seulement à des paramètres biologiques, mais aux conditions de possibilité d'une fantasmatisation de père dans une culture qui avait bien pris soin de le loger dans le registre du symbolique — lieu du doute et de la loi — par l'évacuation du corps et de la fantasmatisation du désir. Doit-on se demander si le père, référé à cet ordre symbolique dans l'occultation de son corps et de sa fantasmatisation est lui-même symptôme de toute la culture occidentale, qui crée un ordre symbolique où le corps est réduit à quelques paramètres biologiques, v.g. dans l'alimentation, la gesture, la maladie, la sexualité, la mort, i.e. dans l'évacuation de toute une fantasmatisation du corps? Devrait-on pousser plus loin la question et se demander si la biologie n'est pas elle-même une fantasmatisation réservée à un petit groupe d'usagers de laboratoires à langage

particulier et à une instrumentation de mesure, mais coupée de la fantasmatisation de l'expérience quotidienne et concrète? N'y a-t-il pas dans la question d'une paternité réduite aux seuls critères biologiques, le même registre de fonctionnement social que celui de la maladie qui évacue tout le vécu concret et fantasmatique de la maladie pour n'en retenir que les paramètres biologiques dysfonctionnels? Il y a là tout un registre de questionnements que rend possible la lecture du travail de Geneviève de Parseval.

L'ouvrage de Geneviève de Parseval a ceci d'original qu'il reprend la question de la paternité sur un terrain inusité tant pour les anthropologues que les psychologues et les psychanalystes. Clinicienne dans les CECOS français, (centres d'étude et de conservation du sperme humain) elle a recueilli tout un dossier de données sur la fonction et le fonctionnement du père dans le champ de l'insémination artificielle, de la vasectomie, du don de sperme. Il y a là un lieu de pratique qui modifie la conception biologique sur laquelle la loi établit son critère de paternité. En effet, dans le cas d'une femme inséminée du sperme de donneur, le mari de cette femme est-il reconnu comme légalement père, ou encore peut-il contester sa paternité devant le tribunal en cas de volonté de rupture vis-à-vis de l'enfant qui est né de cette insémination? Par ailleurs, le père devenu père d'un enfant lors d'insémination artificielle doit-il repenser la question du coït fécondant où se loge légalement la paternité et investir ailleurs quelque chose de l'ordre du corps, par exemple dans la « couvade »? Il y a là un questionnement qui mériterait observation et analyse et qui mènerait à une remise en question de la légalité concernant le père.

L'ouvrage *La part du père*, tant dans sa problématique que dans son terrain d'écoute, ouvre un champ de travail qui, à notre avis, donnera lieu à d'autres travaux sur la paternité.

Réginald RICHARD

Jean SIMARD, *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois*. avec la collaboration de Jocelyne Milot et René Bouchard, Cahiers du Québec, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 23 × 14,5 cm, 10-309 pages.

Cet ouvrage rédigé en collaboration veut « tirer du mépris le plus général ce patrimoine collectif » qu'est la religion populaire au Québec. Il passe en

revue les manifestations religieuses les plus diverses, telles que les lieux de pèlerinage, les croisades, les calvaires, l'imagerie et les objets de piété. Il analyse encore certaines figures religieuses, tels le bon Père Frédéric ou le curé de campagne, puis des mouvements tels que les groupes de mendiants et les croisades de tempérance. L'ouvrage couvre, d'une part, un champ très large de recherche et, d'autre part, fait appel à un nombre imposant de chercheurs dans le domaine des arts et des traditions populaires. Il est riche aussi de toute une imagerie religieuse en bonne partie collectionnée par le Celat.

Bien qu'il rende possibles une collection de documents intéressants et une certaine herméneutique du patrimoine religieux québécois, ce livre repose sur un malentendu important quant à son fond. Cet ouvrage tire son contenu d'une série radiophonique réalisée par Jean-Charles Déziel et le Père Émile Legault, dont les entrevues ont été transcrites pour constituer le corpus du livre. Bien que le texte ait été « émondé et poli », il n'en reste pas moins qu'il garde la structure de la langue parlée et reproduit dans l'écrit le code de communication de la radiophonie. En cela il se prête mal à une lecture tant soit peu exigeante. Il garde un ton d'interviewer et d'intervu qui ne convient pas à l'écriture. On y notera des longueurs pour se donner un ton, des expressions du langage parlé inattendues dans l'écriture, un style question-réponse, des imprécisions d'analyse. Ce livre utilise un style de récit qui suscite l'intérêt dans la communication orale, mais qui donne dans l'écriture une impression de superficialité. Bien qu'il relève certaines expressions de la vie religieuse québécoise, le volume n'est ni un ouvrage d'analyse scientifique (il est donc de peu d'utilité pour le chercheur), ni un ouvrage capital d'information populaire. En amorçant la lecture du volume, il demeure difficile de ne pas regretter d'avoir raté la série radiophonique.

Réginald RICHARD

Teresa LEDÓCHOWSKA, *Aimer tout simplement*, Bruxelles, Lumen Vitae, 1981, 13,5 x 18,5 cm, 254 pages.

Teresa Ledóchowska a d'abord publié deux gros volumes « farcis de dates, de documents et d'analyses » sur Angèle Mérici et la Compagnie de Ste-Ursule (*Angèle Mérici et la Compagnie de Ste-Ursule*, 2 vol., Rome-Milan, Ancora, 1969,

335 et 527 pages). Mais, après avoir percé plusieurs secrets enfouis dans les archives italiennes, elle n'était pas satisfaite : elle n'était pas sûre d'avoir rendu justice à sa Mère Angèle. Maintenant plus familière avec son personnage, elle raconte sans notes et sans contention la plus belle des aventures d'amour.

Au début de l'ouvrage, une carte de route, deux pages d'informations historiques situent l'héroïne dans son milieu spécifique, la fin du XV^e siècle et la première moitié du XVI^e.

La symphonie commence sur un fond d'exactitude et une forme simple comme la vie et la *Légende Dorée*. Soumise à la rigueur des faits, mais libre dans le choix de ses moyens d'expression, l'A. excelle dans le dialogue, la mise en scène et le coloris des paysages. Au genre historique s'ajoutent l'élément fictif, la poésie et le drame. Bref, Teresa Ledóchowska réussit à se mettre dans la peau et le cœur d'Angèle. C'est d'abord la petite fille qui chante, prie et pleure sur les bords du lac de Garde ; puis la *Madre* aux prises avec les problèmes de son temps : les chevauchées du roi de France Charles VIII qui veut conquérir le royaume de Naples, la peste noire, la crise d'une Église déchirée par le pontificat d'Alexandre VI et toutes sortes de scandales. Dans cette nuit brille une lueur d'espérance : l'œuvre de la Compagnie *del Divino Amore* recrutée parmi des « frères » désireux de revenir aux sources de l'Évangile, de se tourner vers les plus pauvres, en l'occurrence les victimes du « mal de Naples ». Angèle fait bientôt partie de cette troupe et se dévoue jour et nuit auprès des malades de l'Hôpital des incurables.

Vient ensuite l'époque des pèlerinages en Terre Sainte et à Rome, lors du jubilé en 1525. À Venise et dans la Ville éternelle, les nobles et Clément VII lui-même insistent pour retenir la *Madre*.

Enfin, le 25 novembre 1535, à l'heure où l'Église souhaite une législation plus sévère pour les femmes consacrées, Angèle devient fondatrice d'une Compagnie de vierges sans cloître et sans costume religieux, filles qui assainiront les mœurs en vivant au foyer paternel. Sa règle une fois dictée, son œuvre bien lancée, Angèle meurt à Brescia le 27 janvier 1540, au moment où le pape vient de convoquer le concile de Trente, début de la réforme qu'elle a souhaitée de tout son être. Fille héroïque, elle aurait donné sa vie pour la conversion de sa mère l'Église.

Les siècles ont passé, mais Angèle n'est pas morte : elle continue de vivre dans sa postérité :